

KORTÜM, Hans-Henning, *Krieg im Mittelalter*

Sylvain Gouguenheim



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1255>

DOI : [10.4000/ifha.1255](https://doi.org/10.4000/ifha.1255)

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Sylvain Gouguenheim, « KORTÜM, Hans-Henning, *Krieg im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2001, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1255> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1255>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

KORTÜM, Hans-Henning, *Krieg im Mittelalter*

Sylvain Gouguenheim

- 1 Sous la direction de H.-H.K., qui préside un Sonderforschungsbereich à l'université de Ratisbonne consacré à la guerre au Moyen Âge, vient de paraître un important volume, regroupant des contributions dues à des auteurs allemands, anglo-saxons et français. Les articles sont rédigés dans l'une des trois langues et suivis de résumés dans chacune des deux autres.
- 2 H.-H.K. débute l'ouvrage par une riche introduction posant la problématique d'ensemble. Il s'agit de considérer la guerre comme un objet de l'histoire culturelle et plus seulement de l'histoire militaire au sens strict. H.-H.K. insiste sur la nécessité d'une approche multiple du phénomène, à partir de définitions précises et opératoires et rappelle des évidences trop occultées : la guerre implique non seulement qu'on tue mais aussi qu'on risque d'être tué.
- 3 Autres questions : y a-t-il une « guerre médiévale » spécifique ? Le monde médiéval a-t-il régulé la guerre et cherché systématiquement à en canaliser la violence ? La définition de la « guerre » suppose l'opposition de deux États mais ce concept d'État n'est ni neutre ni évident. L'État est absent de certaines guerres. La célèbre phrase de Clausewitz a donné une idée de la guerre comme nécessairement liée à l'idée d'État et à la politique. Dès lors la guerre au sens où nous l'entendons ne pourrait que dater de la fin du Moyen Âge puisque avant l'État « moderne » n'existe pas ! On comprend évidemment que dans ces conditions c'est la définition même de la guerre qui est erronée. On peut donc suivre les anthropologues qui, comme M. Mead, remplacent l'État par des groupes sociaux organisés, articulent la construction de l'identité autour du « Eux » et du « Nous », et proposent dès lors de définir la guerre comme un affrontement entre groupes de combat organisés, qui donne le droit de tuer, au nom d'une idéologie dont on est persuadé qu'elle est la bonne et où les combattants sont prêts à donner leur vie. Le développement d'une certaine culture de la guerre a également conduit à la création de stéréotypes de l'ennemi. H.-H.K. souligne aussi

l'importance dans la construction de l'identité de la création d'un passé commun, d'une memoria.

- 4 La violence est enfin une catégorie essentielle qu'il convient d'étudier de près. La guerre est la forme extrême de la violence : sans mort tué par sentiment d'hostilité on ne peut parler de guerre. Mais peut-on en parler à propos de conflits médiévaux où l'on ne cherche pas à tuer mais à faire prisonnier pour rançonner ? Certains historiens soutiennent que la guerre médiévale comporte peu de violence, qu'on y cherche avant tout les arbitrages et que conformément au principe directeur de la guerre juste on s'efforce de faire le moins de morts possible. Gerd Althoff a été parmi les rares médiévistes allemands à étudier la guerre, mais il en aurait une vision « douce », estimant que qualifier le Moyen Âge de « gewalttätig » est un cliché. La guerre aurait été limitée par toute une série de règles et de comportements. Mais, rappelle H.-H.K., Althoff s'est intéressé aux premiers siècles du Moyen Âge et aux conflits internes notamment en assimilant guerre et Fehde. Le degré de cruauté, de violence de la guerre est d'abord à mesurer en fonction des adversaires : si les identités collectives des combattants sont bien établies alors on se reconnaît entre ennemis et on peut établir des « règles du jeu ». Dans une guerre « normale » il n'y a guère de règles... tandis qu'une guerre réglée semble être une *contradictio in adjecto*.
- 5 E. CHRYSOS, dans sa contribution sur les guerres de Justinien, pose la question de savoir s'il s'agit de guerres d'extermination. S'appuyant sur les sources, il tente de montrer au rebours de l'opinion largement répandue que Justinien n'avait pas l'intention d'exterminer les Goths mais poursuivait des buts strictement politiques (réaffirmer le contrôle byzantin en Italie). Par ailleurs il cherchait à intégrer les Goths vaincus dans l'Empire. Cela relevait d'une conception défensive de l'Empire visant avant tout à en protéger l'intégrité territoriale.
- 6 L'article de B. TIBI est d'actualité et sa lecture instruira ceux qui méconnaissent la conception musulmane de la guerre. Il analyse les notions de Djihad et de Futuhât (expansion de l'Islam) et traite de l'usage de la violence contre les Non-Musulmans. Pour les Musulmans, le Djihad n'est pas la guerre mais l'effort à accomplir pour diffuser l'Islam. Ils appellent le monde non-musulman Dar al Harb (territoire de la guerre) et le leur Dar al Islam qui est aussi Dar al Salam (le monde de la paix). Les Musulmans ont bel et bien conduit des guerres contre les Non-Musulmans ; mais ils n'ont pas appelé leur Djihad du nom de Harb (guerre). Le Harb est la guerre conduite par les Non-Musulmans empêchant l'extension de l'Islam. Dans le Coran, l'action guerrière violente n'est pas appelée Djihad mais Qital. Pour l'Islam l'usage de la violence doit être réservé au but de l'islamisation mondiale. Aussi les Infidèles sont-ils appelés à se convertir. Au début cet appel est pacifique (Da'wa). Mais s'il échoue les Musulmans doivent recourir à la violence. Ils ne conçoivent cependant pas cette violence comme une agression : c'est un acte défensif au service de la propagation de l'Islam, entravée par les Infidèles. Selon B. Tibi, les apologistes de l'Islam « jettent de la poudre aux yeux » lorsqu'ils dédouanent l'Islam de l'usage de la violence ; et ce en traduisant le terme Djihad de manière correcte mais incomplète par « effort ». Les guerres du Djihad ont commencé à la mort du Prophète. Ensuite l'Islam s'est consacré à sa mission universelle : le moyen de son expansion (Futuhât) fut la guerre. Conquérir un pays, c'est l'ouvrir (Fataha) à l'Islam.
- 7 Dans sa contribution R. BRAGUE, spécialiste de Platon et Aristote, rejoint les analyses de B. Tibi en montrant que les grands philosophes musulmans (Al Farabi, Avicenne, Averroès), sans développer de théorie particulière du Djihad, ont largement approuvé

l'idée de la guerre contre les Non-Musulmans, qu'il s'agit non seulement de conquérir mais de convertir. Le but principal est la paix mais elle ne peut régner que dans un monde entièrement converti à l'Islam. Ces philosophes ne sont pas des pacifistes : Avicenne parle de l'extermination des ennemis de la foi. Pour Averroès le but suprême est le bien de l'Islam, et la guerre d'extermination un moyen légitime et louable.

- 8 M.J. STRICKLAND s'intéresse au sort des ennemis vaincus (Angleterre et France VIIe-XIIe s.). La pratique de la rançon, largement répandue, ne jouait pas systématiquement, en particulier dans les affrontements contre les Vikings. Elle n'était pas non plus toujours de mise dans les guerres entre chrétiens et elle n'apparaît guère dans les opérations de conquête. Autrement dit l'attitude de clémence dépend en fait de la nature de la guerre et de la conception que l'on se fait de l'ennemi. Lorsque les guerres mettent aux prises des adversaires de rang social comparable, au sein de territoires bien individualisés, sous la forme de sièges de villes ou de forteresses on voit se développer la pratique de la rançon. D'une certaine manière la guerre peut alors apparaître domestiquée, normée.
- 9 Dans le même ordre d'idées, H. ZUG TUCCI pose le problème du sort des prisonniers de guerre en Italie à la fin du Moyen Âge et notamment de leur condition juridique. Le droit romain s'avérant trop rude, les cités italiennes ont développé un arsenal juridique respectant les droits des prisonniers. Chaque cité a organisé ses conditions de détention, les fixant par écrit et permettant souvent aux captifs de continuer à mener des opérations privées. Par ailleurs les conditions de détention de leurs concitoyens prisonniers pouvaient conduire les cités à modifier à leur tour leur système carcéral. Bref la guerre a fait évoluer le droit urbain et le droit interurbain.
- 10 J.M. MOEGLIN livre une vision totalement neuve d'un événement légendaire de l'histoire de France : celui des six bourgeois de Calais offrant leur vie contre le salut de leurs concitoyens et sauvés in extremis du courroux du roi d'Angleterre par l'intervention de la reine. L'épisode est illustré par les pages célèbres de Jean le Bel et Froissart. Par une analyse minutieuse des autres sources ainsi que par une réflexion d'ensemble sur le phénomène de la reddition des villes, l'auteur déconstruit un véritable mythe. La reddition de Calais appartient à la catégorie des capitulations les plus dangereuses : celles où un adversaire a causé tant de mal à l'assiégeant qu'il ne peut plus en attendre de clémence. L'extrême humilité des bourgeois, le fait qu'ils se déclarent prêts à mourir, la reconnaissance de l'injustice de leur résistance, tout cela permet au roi anglais de se montrer clément sans perdre la face. Ainsi l'attitude des bourgeois relève d'un rituel convenu mais qui ne devait pas être verbalisé. L'efficacité du rituel exigeait que l'on cache le fait que c'était un rituel (p. 162). Dans ces conditions la clémence anglaise, en réalité prévisible, pouvait apparaître comme un miracle et rehausser le prestige du vainqueur. Les bourgeois, eux, peuvent apparaître comme des héros (d'habitude l'apanage des nobles) et il n'est pas indifférent à cet égard que les deux chroniqueurs qui ont forgé le mythe et inventé un héroïsme bourgeois soient proches par leur origine du monde urbain flamand.
- 11 S'intéressant à la manière dont les sociétés médiévales pensaient la guerre, Chr. ALLMAND montre qu'après les visions enthousiastes de Froissart et surtout après Azincourt, des voix critiques apparaissent. Jean de Venette, Philippe de Mézières, Honoré Bouvet, insistent sur les malheurs de la guerre. Cette réflexion débouche sur une nouvelle vision du pouvoir royal et des moyens qui lui permettraient d'assurer sa fonction première : la paix et la prospérité. Est ainsi née une opinion publique, à travers

l'amorce d'un dialogue entre les souverains et leurs sujets. Ce dialogue pouvait déboucher en France sur le désir de réforme de la royauté et de la société.

- 12 Ph. CONTAMINE traite également du personnage de Ph. de Mézières, rappelle les principales étapes de sa vie et développe les conceptions politiques de l'auteur du Songe du vieil pèlerin. Celui qui fut « chancelier de Chypre » accorda à la Croisade une attention soutenue. Cela supposait le règlement du conflit entre France et Angleterre et donc le renforcement du pouvoir royal français, la constitution d'une armée quasi permanente et la création d'un nouvel ordre militaire. Ph. de Mézières a su combiner les réflexions politiques, stratégiques et l'attention portée aux détails de possibles interventions militaires. Il envisageait l'installation en Terre sainte d'une véritable « colonie de peuplement » (p. 186). L'auteur souligne le côté utopique des projets orientaux mais aussi les aspects novateurs d'un homme qui fut un précurseur de l'État moderne.
- 13 Chr. RAYNAUD livre une étude passionnante des ouvrages de guerre à travers la comparaison d'un grand nombre de manuscrits et de leurs illustrations. Elle met ainsi en lumière le caractère ambigu et parfois déformé des enluminures qui, certes, restituent les formes des fortifications mais offrent moins de précision que les textes. Néanmoins, l'étude de ces miniatures permet d'appréhender des changements fondamentaux dans l'art de la guerre : une défense plus dynamique, l'échelonnement en profondeur et la diversification des dispositifs défensifs. Malgré tout les fortifications demeurent très vulnérables, le fer et le feu conservant un pouvoir destructeur que l'artillerie renforcera. Chr. Raynaud souligne l'utilité des images et aussi les retards de perception qu'elles révèlent parfois, les auteurs des enluminures n'ayant pas toujours compris certaines innovations et retardant donc leur diffusion !
- 14 Enfin M. POPLOW s'intéresse également aux représentations visuelles de la guerre et souligne le peu de souci de réalisme des dessinateurs qui veulent en revanche mettre en valeur les qualités techniques des ingénieurs. Le souci d'esthétisme, très lié au public choisi (celui des cours), conduit ainsi à idéaliser les réalités de la guerre.
- 15 Sylvain GOUGUENHEIM